Document generated on 04/24/2024 9:46 p.m.

Liberté

Le puits d'Amour

Cou Coupé, *Chansons d'ascenseur, d'escalier et de chute libre,* mai 2013

Pascal Leclercq, *La vie grouille d'insectes, le monde de tracas,* juin 2013

Jacques-Brigitte Custo, *Théorie des couleurs,* Coopérative d'édition En jachère, janvier 2013

Maxime Catellier

Number 302, Winter 2014

Rétro, les classes sociales ?

URI: https://id.erudit.org/iderudit/70551ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Catellier, M. (2014). Review of [Le puits d'Amour / Cou Coupé, *Chansons d'ascenseur, d'escalier et de chute libre,* mai 2013 / Pascal Leclercq, *La vie grouille d'insectes, le monde de tracas,* juin 2013 / Jacques-Brigitte Custo, *Théorie des couleurs,* Coopérative d'édition En jachère, janvier 2013]. *Liberté*, (302), 56–57.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le puits d'Amour

Sur les lieux de la poésie

MAXIME CATELLIER

On n'épuisera jamais le nom des lieux, pour la simple et bonne raison que ces lieux doivent souvent leur nom à l'usage, à l'usure qu'ils ont subie sous les assauts de la vie qui grouille. Près des Halles disparues de Paris, on trouve encore la rue de la Grande Truanderie, ancien refuge de tous les filous de l'aube, des *pickpockets* aux longs manteaux qui, dans mon esprit, porteront toujours l'éternel visage angoissé de Martin LaSalle dans *Le Pickpocket* de Robert Bresson. À la pointe formée par les rues de la Grande Truanderie et de la Petite Truanderie s'élevait jadis le puits d'Amour, où les amants désespérés se jetaient pour échapper à la douleur du refus. Sous le règne de Philippe-Auguste, la jeune Agnès Hellebic se jeta la première dans ce puits, malade d'amour, inaugurant par son désespoir un pèlerinage païen qui se poursuivit jusqu'au dix-neuvième siècle lors du percement de la rue Rambuteau. Au seizième siècle, un jeune homme s'y jeta aussi avant d'en être extirpé par son ancienne amante, et inscrivit sur la margelle du puits ces deux vers d'une simplicité troublante : « L'amour m'a refait / En 1525, tout à fait. »

Les lieux se font et se défont au rythme des passages, des passions et des crimes qui les marquent. À New York, la pointe de terre située à l'extrême est du Lower East Side, baptisée Corlear's Hook par les Hollandais, donnera naissance au terme *hookers* pour désigner les femmes de petite vertu qui y accrochaient les *dockers* et autres journaliers en quête de chaleur. En marge des villes, ces havres pour âmes perdues ne cesseront jamais d'inspirer les écrivains, que l'on pense seulement au *Bossu Bitor* de Tristan Corbière, cette idylle baroque et tragique entre un matelot bossu et une prostituée. Corbière, dont les *Amours jaunes* demeurent à ce jour un livre unique et irremplaçable, fut particulièrement sensible à la poésie des lieux, situant l'action de ses poèmes dans une errance imaginaire qui allait de Marseille à Jérusalem sans jamais quitter son minuscule appartement du neuvième arrondissement parisien. *Les Amours jaunes,* comme ces rires qui se butent à la « réalité rugueuse à étreindre » contre laquelle Rimbaud nous mettait en garde dans « Adieu ». Et le *Bossu Bitor,* mettant le pied à terre une fois l'an avec son bas rempli d'or, allait fêter la Noël pour « faire, à grands coups de gueule et de botte… l'amour ».

Plus près de nous, j'avais parlé ici des *Chansons d'ascenseur, d'escalier et de chute libre,* kaléidoscope de chansons offertes par Jacques Bertrand Junior sous le nom de Cou Coupé. Les textes, d'une poésie à couper littéralement le cou, sont de cette qualité rare qui brouille les lois du genre et rendent à la poésie ses armes souvent émoussées par l'enfermement stylistique et thématique du recueil, prison parfaite des mots qui ne cherchent plus à conquérir un espace de liberté, mais à affirmer leur légitimité dans une démarche qui puisse s'inscrire à même les ornières tracées par les conseils des arts ou autres vaches à lait des professionnels de la plume. Dans *Agonie stable,* ce poète de peu de mots rend hommage à un lieu aujourd'hui nettoyé de sa misère avec la candeur d'un passant, écumant les rues à la recherche d'un répit contre le temps qui dévore nos vies en ne laissant à sa traîne que des images délavées par les intempéries :

Un crachin lèche la rue de la Chapelle
En passant dans Saint-Roch
Dégouttant des trottoirs
Où une péripatéticienne
En petite tenue
Passe

À Liège, la rue Pierreuse fut autrefois le lieu de prédilection des péripatéticiennes. Ce chemin pentu qui descend des coteaux verdoyants derrière le palais des Princes-Évêques, ancienne carrière devenue avec le temps l'un des plus pittoresques quartiers de la ville, se laisse difficilement grimper par les fêtards qui reviennent d'un café-chantant après une longue nuit arrosée au péquet et à la bière trappiste. C'est là que j'ai connu Pascal Leclercq, poète et bourlingueur, après de furtives rencontres à Montréal où il était venu défendre les trois polars qu'il a offerts à Coups de tête : *Marzi et Outchj* (2008), *Marzi à Marzi* (2010) et *La Grande Morille* (2011). Leclercq et son acolyte Pierre Hebbelinck travaillent ensemble depuis plusieurs années à fabriquer des livres *sensibles* dont la qualité graphique et matérielle témoigne de leur souci de créer des objets qui échappent à la logique marchande qui prévaut aujourd'hui de manière presque totalitaire dans le milieu éditorial. Le dernier en date porte un titre qui vaut à lui seul la chandelle : *La vie grouille d'insectes, le monde de tracas,* tiré à 120 exemplaires d'ores et déjà épuisés. Leclercq a écrit cette série de quatre-vingt-treize poèmes avec, sur sa table de travail, cinq romans qu'on pourrait qualifier de populaires – romans de gare, livres érotiques sans orthographe – des livres dont la durée de vie ne dépasse pas les heures que

Cou Coupé, *Chansons d'ascenseur, d'escalier et de chute libre,* mai 2013.

Pascal Leclercq, *La vie grouille d'insectes, le monde de tracas,* juin 2013.

Jacques-Brigitte Custo, *Théorie des couleurs,* Coopérative d'édition En jachère, janvier 2013.

l'on consacre à les lire, et dont Leclercq a tiré une poésie surprenante et lumineuse. Vendu par souscription, chaque exemplaire vient avec un double que le lecteur doit confier à quelqu'un, pour ainsi actionner la *chaîne du livre.* À la fin de l'ouvrage, une feuille de route permet à cette chaîne de lecteurs d'inscrire leur passage, faisant de ce livre un lieu où les lecteurs laissent leur trace. À ma connaissance, une telle diffusion nomade de l'objet livre est sans précédent. Et la poésie qu'il contient, obtenue par un collage habile et déroutant, plonge ses griffes au cœur du banal pour en tirer une sève éclatante :

> Je jure que ce salaud, c'est toujours moi.
> À l'horizon, pas même l'ombre d'un poing
> transformé en désir. (Poème 67)
> Tout au long de sa vie
> une femme désire partir avec celui qu'elle aime.
> Un tel être n'existe pas. (Poème 87)

Pendant ce temps, au royaume des valeurs québécoises, les éditeurs poussent comme de la mauvaise herbe. Il était temps que la jeunesse cesse de vénérer les vieux temples dégarnis où elle croyait aller chercher sa gloire, quand tout ce qu'on lui offrait au bout du compte était une fin de semaine à l'hôtel des Gouverneurs pendant le Festival international de la poésie de Trois-Rivières et l'obligation d'aller lire ses poèmes devant un public ronflant et ronfleur, dans des restaurants qui ne savent pas faire la différence entre des spaghettis à la carbonara et une daube de crème 15 % et de bacon en tranches. Il est d'ailleurs salutaire que l'initiative du Off Festival – chapeau bas à Érika Soucy – se poursuive année après année pour nous arracher à l'ennui mortel de ce carrousel de lectures minutées et neurasthéniques dont l'apogée éclate au grand jour lors de la Grande Soirée Québécor de la poésie. Véritable Père Ubu de l'événement, Gaston Bellemare se fendra, lors de la création de l'Off, de quelques répliques devenues célèbres : « Ils proposent à n'importe qui de venir lire des poèmes » et, non la moindre, « Ce sont des non-poètes. » Les organisateurs de l'Off n'hésiteront d'ailleurs pas à imprimer ces citations sur leurs affiches en guise de pied de nez à cette mentalité de tiroir.

J'ai pris connaissance l'été dernier d'une initiative éditoriale qui m'avait échappé jusque-là. La coopérative d'édition En Jachère, dont la naissance coïncide à peu près avec la grève étudiante du printemps 2012, réunit en son sein des jeunes gens qui ont décidé de *faire* des livres. On ne retrouve là aucune volonté d'intégrer le marché, de se tailler une place dans le milieu ou autre chimère du genre. En Jachère se veut un organe de lenteur et de beauté, dans la confection comme dans l'écriture, à l'image du travail de l'Oie de Cravan dont ils ne dissimulent nullement l'influence sur leur démarche. Une foule de petits livres qui ne doivent rien les uns aux autres, qui ne se ressemblent pas, animés d'un souffle éclectique, sans mot d'ordre autre que celui de l'urgence d'une parole qui déborde, qui afflue, qui veut éclabousser l'avenir de sa soif. Entre autres, cette poignante lettre d'amour à la Jachère, *Politique de l'hypersensibilité,* qui se termine sur ces mots tachés du désir de mettre au monde une nouvelle façon de ressentir et de créer :

> Chère Jachère,
> pour ce rendez-vous de notre commencement du monde
> c'est avec toi que je veux chanter
> sur le seuil des mémoires des morts d'aujourd'hui
> eux qui respirent pour nous
> les espaces oubliés
> Seulement trouve-moi, rassure-nous, rugis-leur
> Comment mobiliserons-nous nos vaillances ?
> Comment écrirons-nous nos mille et un rêves d'anarchies ?
> Jusqu'où nous aventurerons-nous dans la contre-histoire des consciences ?

De cette fête, je ne voudrai jamais partir, comme de ces lieux que nous marquons de nos pas en vieillissant dans les villes. C'est le puits d'amour où s'abreuve la poésie.

D'une radicalité exemplaire, la structure et la démarche de la Jachère leur permettent de cultiver une anarchie qui se ramifie dans tous les secteurs de leur activité. Je n'attends rien de plus d'une jeunesse dont l'aspiration première devrait toujours tendre vers la plus grande liberté, la plus farouche autonomie. Quant à la poésie, c'est le petit livre *Théorie des couleurs* qui en offre pour l'instant le plus lumineux exemple, tant on retrouve à chaque page la voix bouleversante de celui qui, pour l'occasion, a pris le nom volontairement ridicule de Jacques-Brigitte Custo. Plaquette marquée d'un cercle d'encre noire pour toute couverture, sans nom ni mention d'éditeur, la *Théorie des couleurs* fait pâlir bien des littérateurs par son souci d'économie et sa force de frappe, ne se complaisant jamais dans un torrent de langage qui finit par ne rien dire. Son érotisme outrancier et pudique révèle une sensibilité déchirante et cavalière, comme les perspectives qu'il trace sans forcer les yeux à épouser leur horizon : le lecteur reste libre de vagabonder où bon lui semble, et dans ce livre on peut se perdre plusieurs fois sans jamais repasser par le même chemin pour retrouver le nord. Cette poésie de corps qui se séparent, se déchirent et se ressoudent n'a rien de banal. Elle est exceptionnellement lucide : « suis-je en train de fuir notre unique / et très vieille fête ? » De cette fête, je ne voudrai jamais partir, comme de ces lieux que nous marquons de nos pas en vieillissant dans les villes. C'est le puits d'amour où s'abreuve la poésie. L

Coucoup.bandcamp.com
Animauxnoirs.wordpress.com
Enjachere.wordpress.com